



PORTRAIT D'UN INSTITUTEUR

L'EXPRESS
VA PLUS LOIN AVEC
PAUL DELBASTY

Jean-Régis Roustan

PAUL DELBASTY.

« Je suis devenu instituteur par colère contre l'école. »

Il est l'un des 20 000 instituteurs qui cherchent à changer l'école, en s'inspirant des idées de Célestin Freinet. Membre du comité directeur de ce mouvement d'éducateurs, Paul Delbasty est, depuis vingt-deux ans, instituteur dans le même village de Lot-et-Garonne, Buzet-sur-Baïse. Sa méthode est de n'avoir pas de méthode. L'essentiel, dit-il, est de chercher, inlassablement, à se rapprocher de l'enfant, cet enfant qui doit comprendre avant d'apprendre. C'est une évidence. Les idées les plus simples, parfois, bousculent, irritent et dérangent. L'Express lui a demandé d'aller plus loin.

L'Express : Fils d'instituteurs, vous êtes resté instituteur. Pourquoi ? Ce n'est pas la tradition.

Paul Delbasty : C'est un choix. Très tôt, je me suis rendu compte que quelque chose n'allait pas. Ma mère, quand elle passait le seuil de l'école, changeait de nature : elle ne parlait plus comme ma mère. Ce que j'ai connu, moi, c'est à la fois le théâtre et la coulisse. C'est la coulisse qui m'a éclairé sur le théâtre. Quand mes parents rentraient à 5 heures, croyez-moi, il valait mieux disparaître avec notre tartine, si l'on ne voulait pas recevoir une taloche. Ils étaient tellement surmenés, et cette école portait tellement à faux dans leur vie, qu'il

était évident qu'on ne pouvait pas vivre comme ça. Je me suis trouvé comme quelqu'un qui a envie d'aller se promener et qui voit devant sa porte une poubelle renversée. Il commence par ramasser la poubelle.

L'Express : Et vous êtes devenu instituteur pour essayer de changer quelque chose ?

P. Delbasty : L'école, oui. Car j'avais toujours été obligé de la refaire pour moi. J'étais considéré comme un bon élève et, pourtant, je sentais que je ne comprenais rien. Le soir, je réunissais des camarades et nous cherchions des justifications. Pourquoi nous enseignait-on ça ? Qu'y a-t-il, derrière, au fond ? Et je me mettais en colère, parce que

l'on ne pouvait rien approfondir, rien toucher de vrai, de solide. Au lieu de faire de la musique, je suis devenu instituteur. Par colère contre l'école.

L'Express : Vos parents, eux, ne se posaient pas de questions ?

P. Delbasty : Que si ! Ma mère avait soixante enfants aux cours préparatoire et élémentaire. Dans cette situation, si on reste en bonne santé, on a déjà gagné. Ce qu'elle faisait ? Elle déboutonnait et reboutonnait des manteaux, en essayant d'apprendre aux gosses à construire la table de multiplication. Elle se rendait compte qu'un enfant doit comprendre avant d'apprendre. Elle sentait qu'autre chose était possible. C'est aussi qu'elle aime dessiner des roses. Seulement, ses mains ont fait beaucoup plus de vaisselles que de roses.

L'Express : Comment avez-vous connu l'Ecole Freinet ? Était-ce à l'Ecole normale ?

P. Delbasty : Non. Dans les Ecoles normales, seuls les mots ont changé. L'enseignement reste le même. D'ailleurs, j'en ai été exclu au bout de la deuxième année. Je n'étais pas fait pour le moule. Non. Freinet, je l'ai connu



DANS SA CLASSE, A BUZET-SUR-BAÏSE.

Jean-Régis Roustan

« Pas besoin de récréation : la récréation est permanente. »

par une brochure rose que j'ai trouvée, un jour, dans l'escalier de mes parents, et qui s'intitulait « L'Éducateur prolétarien ». Ses mots m'ont séduit. Sa façon de parler d'agrafeuses, de perforieuses, de ciseaux avait un sens, un mouvement que je comprenais.

L'Express : Quel sens, quel mouvement ?

P. Delbasty : C'est très simple, la connaissance, aujourd'hui comme hier, descend vers l'enfant. Et ce ne sont pas les mathématiques modernes ou la méthode de lecture globale qui y changent quelque chose. Quand vous descendez en ascenseur et que l'enfant monte à pied, où allez-vous le retrouver ? Notre processus est exactement inverse : nous partons de l'enfant et nous essayons de monter avec lui. Dans un cas, la pédagogie est descendante ; dans l'autre, elle est ascendante. Et nous montons lentement, ou vite, en choisissant avec lui l'itinéraire. Et, souvent, nous redescendons.

L'enfant, pour apprendre, a besoin de chercher et de voir. Pour chercher, il faut économiser l'énergie, et, pour voir, il faut savoir attendre et fermer les yeux. Comme ce gosse qui me

disait : « Souvent, je descends à la cave, je me mets sur la dernière marche de l'escalier, là où il y a les barriques, je ferme les yeux, et c'est là que j'en vois, des choses ! » Au lieu de le laisser prendre des chemins détournés, on l'oblige à forcer sa nature, pour prendre le raccourci. On lui assène $2 + 2 = 4$, point final. Ou la formule de l'énergie. « C'est ça, mets-la-toi bien dans la tête, regarde cette figure et fais attention. » Et on lui dessine au tableau des ensembles, ces icônes de la nouvelle religion. Voilà comment ses yeux deviennent une mécanique à voir, voilà comment il perd la vision.

L'Express : L'enfant est, naturellement, un visionnaire ?

P. Delbasty : C'est un visionnaire, un auditionnaire, un touchaire, un sixième-sensaire. Un créateur de monstres, un ajusteur de fonction, accordé à une géométrie des transformations qui inquiète et déjoue les routines, ne laisse rien en place.

L'Express : Vous avez tout de suite commencé à appliquer des méthodes différentes ?

P. Delbasty : On n'applique jamais rien. Quand on se met en tête d'appli-

quer, on se trompe. Il faut retrouver, il faut réinventer, il faut ressentir. Au début, comme tout le monde, j'ai fait ce qu'on m'avait fait. J'ai enseigné comme on m'avait enseigné. Car on peut passer par toutes les écoles, tous les stages, ce qui reste en vous, c'est ce qui vous a modelé à 5 ou 6 ans. Seulement, peu à peu, je me suis rendu compte que ces gestes que je répétais étaient faux, qu'ils ne permettaient pas de vivre avec l'enfant.

Chez l'enfant, il y a d'abord sensibilisation, puis maturation, puis, tout à coup, quelque chose se déclenche, et un passage s'ouvre. C'est ce passage qu'il faut chercher, qu'il faut trouver, ce passage par lequel tout le reste passera.

Je l'ai compris, par exemple, avec le dessin. Au début, je laissais dessiner les enfants, sans vraiment m'y intéresser. Et puis, un jour, un enfant a dessiné une tête de mort. Son frère venait d'être tué dans un accident. Et, tout à coup, j'ai compris que dessiner, c'était sérieux. On ne s'amuse pas à dessiner, on n'apprend pas à dessiner, on dessine parce qu'on a quelque chose

Suite page 90 →



DELBASTY

Suite de la page 89

Ce sont les enfants les plus sauvages qui instruisent les autres

à dire, à délivrer. L'enfant ne dessine pas un cheval, il est sur le cheval, il sent son poil, il entend le bruit de ses sabots. Il est quelque part, ailleurs, dans sa vision du monde. Un monde qu'il modifie, qu'il recrée. C'est une histoire, un moment de vie qui laisse une trace sur le papier. Par le dessin, il cherche à vivre, à communiquer, à raconter, à s'exalter, à conquérir, à dominer et à trouver l'équilibre.

A ce moment-là, je me suis mis à écouter les enfants, je me suis rendu sensible aux enfants. On traîne, à l'école, des soucis d'éducateur, de pédagogue, d'enseignant, sans se rendre compte que le seul problème, c'est d'être sensible, sensibilisé à l'enfant. C'est de cela que dépend son adaptation à la vie.

L'Express : Se sensibiliser à l'enfant, cela s'apprend ?

P. Delbasty : Eh oui, cela s'apprend ! Ce qui est grave, aujourd'hui, c'est qu'on n'écoute pas l'enfant par plaisir, qu'on n'est pas heureux de l'entendre chanter ce qu'il invente. On ne s'amuse pas avec lui, on l'étudie, on l'observe ! Ce que j'ai à faire ici ? Quand on m'apporte une chenille, c'est de la regarder. Et de prendre goût aux chenilles. Il faut que j'apprenne qu'elle a trois cheminées sur le dos, que je me demande ce qu'elle pourrait bien raconter si elle parlait. Il faut que j'apprenne à accéder à ce niveau élémentaire, parce qu'une chenille qui arrive dans une classe, c'est un événement fantastique.

Si vous avez déclenché l'intérêt, amorcé le processus, vous n'avez plus de souci à vous faire. Ces livres qui sont là, sur les insectes, sur les animaux, l'enfant ira les chercher tout seul. Quand mon fils aîné avait 8 ou 10 ans, il collectionnait avec passion les petites voitures, pour leurs formes et leurs couleurs, sans s'intéresser à la mécanique, sans même savoir ce qu'était un moteur. Un goût que je voyais se développer sans plaisir parce qu'il était superficiel. Puisqu'il aimait les collections, j'ai essayé de l'intéresser aux pierres, à la paléontologie. Je l'ai emmené fouiller la terre.

Pendant un an, c'est moi qui ai creusé, cherché, commencé une collection de fossiles. Je savais ce que je faisais : c'est en dessinant des roses que ma mère m'a éveillé à quelque chose. Et puis, un jour, il a rapporté sa première pierre. Et il s'est passionné. Aujourd'hui, à 15 ans, il est très fort sur le tertiaire bordelais. Aucun

ouvrage n'est assez sérieux, assez documenté pour lui. La clef de l'école est là, dans cette acquisition fulgurante de la connaissance par le sens.

L'Express : L'essentiel, dites-vous, est d'écouter l'enfant. Mais, pour écouter les enfants, il faut qu'ils soient peu nombreux...

P. Delbasty : Ici, j'en ai vingt-cinq, et c'est, en effet, trois fois trop. C'est à huit qu'on peut vraiment faire quelque chose. A vingt-quatre, tout est différent ; à trente ou quarante, cela devient une garderie. On essaie alors de sauver l'essentiel, l'élan, l'éveil.

L'Express : Comment faites-vous lorsqu'il y a entre les enfants de grandes différences de niveaux ?

P. Delbasty : Cela n'a pas d'importance si l'on conçoit l'école par mouvement et non par niveaux. Un exemple : un enfant a envie de jouer de la flûte, parce qu'il a vu quelqu'un jouer de la flûte à la télévision. Je lui donne une flûte, et il souffle dedans, il parle dedans, il crache dedans. Il en tire des sons monstrueux et sauvages.

Un pédagogue, lui, dirait : « Tiens ta flûte comme ça, mets tes doigts là... » Je le laisse sentir le bois dans sa main, le goût du bois sur ses lèvres. Il sort deux notes, et puis deux encore. Les autres écoutent, un enfant se met à danser. Et là, tout à coup, il y a communication. Avec sa flûte, l'enfant fait remuer les genoux de l'autre, avec ses genoux l'autre le fait jouer. Il n'est pas question de niveau technique, de ce cadre d'échecs et de réussites que l'école impose. Pour lui, réussir, c'est établir des relations favorables avec les autres. Cessant d'être isolé, capable de communiquer, tout lui devient possible, il peut tout apprendre.

Le mouvement dont je parle, c'est cela. Cet entraînement des uns avec les autres, des uns par les autres, qui va faire que tous voudront, à des degrés divers, apprendre à jouer de la flûte. Alors, là, c'est gagné. La voie est libre pour toutes les pédagogies que l'on voudra, pourvu qu'elles encouragent autant l'invention de coups de langue, de cris nouveaux que l'exécution d'un allegro de Bach.

L'Express : Autrement dit, l'enfant doit apprendre à communiquer avant d'apprendre tout court ?

P. Delbasty : La vie instruit les autres. Et apprendre à ouvrir les yeux très tôt, à tout, partout, sans limitation aucune. Si les connaissances lui ont été données avant l'âge de 6 ans, son apprentissage sera fait : il se sen-

tira plongé dans la vie, au milieu de la vie. Et si elles lui ont manqué, il pourra difficilement les compenser. Ce sont ces possibilités d'ouverture que l'on brise avec une pédagogie individualiste et fermée. On étudie le processus de chacun, les progrès de chacun, on classe, on trie. On n'aboutit qu'à couper l'enfant des racines de la vie. Selon les circonstances, il réussit ou il échoue, il est un génie ou un imbécile. Alors qu'un enfant, c'est une allumette au milieu d'allumettes, une étincelle au milieu d'étincelles.

L'Express : Depuis vingt-deux ans que vous enseignez, avez-vous l'impression que l'enfant ait changé ? Est-il différent de l'enfant que vous étiez ?

P. Delbasty : C'est le même enfant qui cherche toujours la même chose : agir avec et sur son milieu pour les mêmes objectifs qu'il y a trois mille ans. L'enfant est le même, c'est le milieu qui a changé autour de lui : c'est l'industrie, c'est la concentration urbaine, c'est la montée démographique. Les adultes commencent à s'apercevoir qu'autrefois quelqu'un enseignait pour eux : l'arbre, l'animal, le ciel, la nature. L'enfant trouvait toujours autour de lui quelque découverte, quelque expérience à faire, si l'on ne s'occupait pas de lui.

Bernard, un enfant que j'ai connu, avait ainsi retrouvé les lois essentielles du comportement que nous appelons « lois de Bernard ». Il expliquait : « Si les grandes personnes ne m'écoutent pas, si je ne trouve pas la tendresse à la maison, je vais la chercher chez le chien. Si le chien ou le chat la refusent, je vais trouver le lapin. Si le lapin la refuse, je me tourne vers les fleurs, ou je vais vers les pierres, pour savoir si là-dedans quelque chose palpite, quelque chose qui pourrait me mettre en relation avec quelque chose. »

Voilà où est le drame de l'enfant moderne. Il a perdu le contact avec les sources, avec les processus élémentaires. Voilà pourquoi nous marchons à reculons pour les lui faire retrouver par la racine. Quand il a retrouvé, il n'a même plus besoin d'apprendre, il sait. On nous dit que nous sommes traditionnels. Oui, parce que la vie, c'est la seule tradition, et que l'enfant est l'héritier de cette tradition-là. Vous ne pouvez pas vous occuper d'un enfant sans revenir au feu, à l'eau, aux éléments, aux gestes les plus élémentaires. Ici, ce sont les plus sauvages, ceux qui ont senti, touché, qui instruisent les autres. Quand un enfant a regardé



A L'ÉCOLE FREINET, A VENCE, EN 1963.

Le travail, oui, sa discipline, oui, mais pas le boulot.



CÉLESTIN FREINET.

tomber la neige et qu'il s'est dit : « Tiens, c'est drôle, elle tombe au hasard, et après, c'est tout uni », il peut réfléchir à la physique, à la statistique, au calcul des probabilités.

L'Express : Si ce sont les sauvages qui instruisent les autres, c'est qu'il y a déjà, au départ, deux catégories d'enfants ?

P. Delbasty : Non. L'enfant est toujours le même. Seulement, il y a ceux que l'on prive de ces contacts élémentaires, qui sont détachés de leurs origines. Ils peuvent devenir de très bons élèves, faire Polytechnique, ils n'auront pas le sens de la vie. La société a installé des échelles technocratiques, et elle conditionne l'enfant pour qu'il y grimpe. On lui répète : « Fais le singe, abandonne-toi et grimpe. » L'enfant qui n'est plus lui deviendra un homme qui n'est plus homme. Et l'école moderne, c'est une machine à conditionner, où il n'y a plus que des élèves et des sujets d'étude. L'école enseigne au lieu de cueillir. Et cueillir, c'est chercher s'il n'y a pas un avenir où les hommes pourraient être ce qu'ils sont.

L'Express : Polytechnique, les concours, l'encadrement, le système, cela convient parfaitement à certains...

P. Delbasty : Ceux-là ont été brisés dans l'enfance. Ils n'ont pas eu de réussite humaine, personnelle, de réussite profonde en eux-mêmes. Alors, pour compenser, ils font une carrière, ils deviennent directeurs. Ils prennent des titres comme de l'aspirine.

D'autres voyageront beaucoup sans jamais s'arrêter nulle part. Ils seront incapables de regarder, de se sereiner, de voir, au-delà de leur société, la dépendance de cette société. Ils auront l'obsession de s'y placer. Ils vivront en hommes traqués, piégés. Avec beaucoup d'assurance, de prestige et d'argent. Ils seront comme ce grand professeur de psychologie, qui, après avoir

fait son cours, enseigné le comportement de l'enfant, rentre chez lui, et envoie une giflette à son fils parce qu'il refuse de manger sa soupe. Il n'a même pas le temps de se demander si l'enfant a faim de cette soupe-là.

L'Express : Les enfants que vous avez essayé d'éveiller, d'épanouir sont-ils devenus des hommes différents des autres ?

P. Delbasty : Oui, obligatoirement. L'un d'eux fait de brillantes études. Mais il est capable de mieux que cela, parce qu'il s'est exprimé, que nous l'avons encouragé à penser globalement. Il voyait beaucoup de choses, que nous appellerions révélations si nous avions gardé une mentalité religieuse. Ces possibilités de vision, c'est ce que nous voudrions conserver chez l'enfant. Les facultés de ce que Laborit appelle l'être imaginant. Celui dont je vous parle disait, tout petit : « J'ai placé douze choses dans ma tête et je vais vous les sortir les unes après les autres. » Et il le faisait, dans l'ordre qu'il avait choisi.

Ce sont des possibilités comme celles-là que l'école saccage. C'était le produit d'une réflexion, d'une organisation personnelles qui ne sont pas nécessairement celles de l'école.

Il y a eu, aussi, celui qui n'arrivait pas à apprendre à lire. C'était tout au début, quand je cherchais une autre pratique. Il arrivait tous les matins avec un peu de graisse d'oie dans un papier, pour graisser la presse d'imprimerie, dont il était devenu responsable. Il est devenu l'homme de confiance d'un petit industriel qui me disait l'autre jour : « C'est un bonhomme épatant. Je peux partir et lui confier la maison. Je suis tranquille. Tout fonctionnera aussi bien que si j'étais là. »

L'Express : Et il a appris à lire ?

P. Delbasty : Ce n'est pas ça. Et puis, qu'est-ce que ça veut dire, savoir lire ? Pour moi, c'est aussi savoir ne

pas lire, savoir se passer de la lecture, savoir prendre la vie où elle est, c'est-à-dire pas nécessairement dans les livres. Savoir prendre une phrase, la garder et rêver longtemps dessus, lire entre les lignes, écrire des textes et voir venir ceux des autres. Tel enfant se jette tout de suite sur les livres, parce qu'au moment où il commence à dominer ces signes, il sent qu'il a acquis une puissance nouvelle. Mais, souvent, il rejettera le livre pour l'expérience, du moins si le milieu le lui permet. Et la plupart des enfants commencent par réfléchir, par rechercher l'expérience.

Ils sentent que l'expérience, c'est plus difficile, mais qu'elle donne une connaissance plus solide, plus sûre, parce qu'elle passe par eux. Ils ont soif d'une culture expérimentale à laquelle, précisément, l'école s'oppose, parce qu'elle croit que l'enfant perd son temps.

L'Express : Et l'école est pressée ?

P. Delbasty : Si pressée qu'elle en oublie l'enfant et la vie. Elle prétend les aimer, mais elle les ignore. C'est là le heurt fondamental entre l'école et l'enfant.

L'Express : Mais pourquoi l'école a-t-elle dévié de son but, qui est quand même l'épanouissement de l'enfant ?

P. Delbasty : Parce qu'elle en a eu peur. Parce que l'école est conditionnée par une société qui a besoin d'une fabrication industrielle de certains types d'enfants et d'hommes. Parce que, épanouir, c'est révolutionner. Alors on change les techniques, on parle de méthodes, on se paie de pédagogies... On pense que parce qu'on n'emballer plus le beurre ou les biscuits comme autrefois, on va pouvoir emballer l'enfant autrement et plus vite. Dans tout ça, il y a longtemps qu'on ne s'occupe plus de l'enfant.

Si, actuellement, on parle de changer l'école, c'est uniquement pour des rai-

Suite page 92 →

L'école doit accepter la vie comme elle vient et s'en nourrir



Jean-Régis Rouston

→ sons économiques. On a besoin d'un type d'homme plus créatif, alors vive la créativité ! Nous sommes à l'opposé. La créativité, oui, mais intégrée à un comportement, qui ne profite pas à tel employeur, mais donne à l'homme le souci de lever le nez de sur son travail, de regarder ailleurs et de changer quelque chose.

L'Express : L'école laïque et universelle est pourtant née, à l'origine, d'une idée généreuse...

P. Delbasty : Oui, la religion de la science, de la vérité, de l'instruction. « Quelqu'un qui sait est un homme. » Et que savait-il, cet homme ? Qu'en mettant ensemble de l'hydrogène et de l'oxygène, ça faisait pouf ! et ça donnait de l'eau. L'intention était bonne : sortir les hommes d'une mentalité religieuse à l'excès, de toutes sortes de superstitions et de ségrégations égoïstes et malfaisantes.

Seulement, là où le bât a blessé, c'est que ce culte de la vérité n'a pas été accompagné de recherche. Les prêtres de cette religion nouvelle n'étaient pas des chercheurs et ils se contentaient de répéter. Une vérité déposée dans des livres, et donc sacrée. Ils ont, en fait, transporté une mentalité religieuse dans l'enseignement laïc. Ce qui fait que l'on en est resté à la hauteur que l'on avait atteinte à ce moment-là. Celui qui croit savoir éprouve un vertige que rien ne peut apaiser.

L'Express : Y a-t-il une autre voie ?

P. Delbasty : Oui, devant la complication de la connaissance et l'agitation inquiète, retourner aux sources, reculer pour toucher l'essentiel et simplifier. Tout le monde, à tâtons, cherche des prises. Tout va de plus en plus vite ; alors, de plus en plus vite, on cherche des solutions, on se hâte de changer, pour changer. Au lieu de se sereiner, de se calmer, de reculer. A mesure que les connaissances deviennent de plus en plus complexes, que se manifeste cet affolement de la science, de la religion, que chacun doute, explique, croit avoir trouvé, la seule solution, c'est de revenir en arrière. Depuis que je m'occupe d'enfants, je n'arrête pas de marcher en arrière, pour essayer de toucher l'essentiel. Vous savez ce que je fais ? J'essaie.

L'Express : N'est-ce pas un cercle vicieux ? Car si la société fabrique l'école, l'école fabrique la société ?

P. Delbasty : Tout le mal vient justement de ce que l'école, l'université se sont retirées de la société. La société,

au contraire, il faut s'y plonger. Le grand problème de l'enfant, de l'adolescent qui quitte l'école, quel est-il ? Précisément, de savoir comment revenir dans cette société. Notre réalité, à nous, c'est la réalité de tous les jours, telle qu'elle est. L'école doit accepter la vie comme elle vient et s'en nourrir. C'est alors qu'elle devient une école sociale. C'est comme cela qu'elle peut être active, et modifier quelque chose. Les contradictions de la vie familiale, du travail, des rapports humains, elle doit les accepter, en être l'écho et travailler dessus.

De toute façon, les sociétés ne sont que des formes passagères d'organisation. Et l'équilibre, c'est de payer son écot à la société en place, tout en restant en même temps quelqu'un d'autre, capable de penser à la changer.

L'Express : C'est applicable à l'école ?

P. Delbasty : Mais l'école, c'est cela, ou cela devrait l'être. L'école, c'est un équilibre entre quelques règles que l'enfant accepte et ce qu'il a envie de changer. Un enfant qui ne veut pas changer l'école n'est pas un enfant élevé. S'il proteste, s'il veut l'organiser autrement, la diriger, s'il a des idées, s'il coopère, il y a une espérance. Il faut que l'enfant change l'école.

L'Express : L'idéal serait une société sans école ?

P. Delbasty : Plutôt une société qui redonnerait sa valeur à la fonction biologique de l'éducation, qui est universelle. Il y a, ici, des parents qui se sont mis à reconsidérer toute leur propre éducation et viennent travailler avec nous. L'an dernier, c'était une mère de quatre enfants. Comprendre, pour elle, c'était pouvoir agir. Elle me disait, par exemple : « C'est tout un problème d'apprendre à écrire. Pourtant, voyez comme ce pourrait être facile. Si on connaît les abeilles, si on les touche, si on les élève, si on les aime, quand on écrit « abeille », ce son « eille », on le connaît pour la vie. On n'a plus besoin d'aller chercher bouteille et corbeille. Laissez cela à ceux qui font l'école. L'enfant, ne l'écrase pas sous la répétition, la quantité. Ce son « eille », l'enfant le transporte avec lui, il en a une connaissance intime, directe. Le reste viendra tout seul. » Voilà une femme qui devrait être éducatrice. On devrait pouvoir lui dire : « Vous n'avez pas de diplômes, mais votre place est ici. »

L'Express : Pour faire des hommes différents, il faudrait déjà que les hommes soient différents...

P. Delbasty : Vous voulez m'em-

fermer dans un schéma industriel ? Pour fabriquer une bouteille, il faut un moule, et pour fabriquer le moule, il faudrait bien avoir la forme de la bouteille ? Et que je vous dise ce que c'est impossible ? Mais, par définition, ce qu'on appelle les produits nouveaux n'existaient pas avant. Et je crois que, par une certaine maturation des esprits, les choses finissent par se modifier.

Voyez notre mouvement, le Mouvement Freinet. Il est parti d'un homme. Ils ont été, au début, trois, quatre, puis 10 000, puis 30 000 ; maintenant, ce mouvement est international. Je ne veux pas dire que nous détenions la recette exclusive. D'autres, ailleurs, ont fait mieux. Et, quelquefois, aussi, les choses tournent autrement que nous le pensions.

Lorsque Fidel Castro est arrivé au pouvoir, un ami espagnol de Freinet, Almendros, est parti pour Cuba, où il est devenu ministre de l'Éducation. « La seule solution, a-t-il dit, c'est d'appliquer les idées de Freinet. Vous allez couper la canne à sucre le matin et l'après-midi écrire : « Je coupe la canne à sucre. » Dans un discours admirable, Fidel Castro a expliqué aux jeunes : « Vous n'allez plus apprendre comme avant, vous êtes citoyens à part entière de ce pays, vous allez le bâtir. Vous apprendrez en participant. » Là-dessus, Fidel a eu besoin de l'U.R.S.S., à cause des États-Unis. Et l'on a fait imprimer aux enfants des écoles cubaines : « Je suis un bon révolutionnaire. » Notre école mourait à Cuba.

Enfin, l'essentiel est que les efforts convergent, que la même idée finisse, avec des variantes, par créer une sorte de fraternité, un mouvement au sens propre. Par exemple, il faut démolir l'enseignement secondaire, qui est une catastrophe, en le remplaçant par un autre. Quelques camarades ont commencé. Ils sont isolés. Quand ils seront dix mille, le secondaire changera, inévitablement. L'École moderne, par exemple, a eu une influence certaine sur l'allègement et l'orientation des programmes dans le primaire. Dans ce domaine, il faut être modeste, savoir ne pas se hâter. Imaginez que Mai 1968 ait réussi. Le lendemain, que se passait-il ? Rien ne pouvait marcher. Dans votre nouvelle école, il y a un vieux maître ; dans votre nouvelle usine, un vieux patron, un vieil ouvrier. C'est la civilisation qu'il faut changer. Autrement dit, les gestes et pas seulement les mains. Il ne faut pas « regretter » le mois de mai, mais, au

Quand on a vu ce qu'une machine a dans le ventre, on prend confiance en soi

contraire, préparer celui de juin. **L'Express** : Justement, les idées de Freinet, aujourd'hui, suscitent un grand engouement. Tout le monde, peu ou prou, à l'Éducation nationale, se dit d'accord pour faire du Freinet. Qu'est-ce que cela change ?

P. Delbasty : Cela ne change rien, parce qu'il s'agit d'une équivoque: Ils disent appliquer des « méthodes nouvelles ». Mais ils n'en prennent que des postiches inoffensifs qu'ils mettent au service d'un système inchangé. L'Administration change les mots et coule le vin nouveau dans les vieilles outres. Et puis, méthode nouvelle, qu'est-ce que cela veut dire ? Les mathématiques modernes, ou la méthode de lecture globale ?

Notre méthode à nous est le contraire de la méthode, ce n'est pas une recette. C'est une manière d'être, c'est un état d'esprit, traduit en réalisations sociales. Ici, nous sommes six à faire de l'école moderne. L'équipe s'est constituée de façon idéale. Ma femme y est venue, d'abord, puis une de ses amies, et, peu à peu, l'équipe s'est formée non pas autour d'idées préconçues et imposées d'en haut, non pas comme un « noyau expérimental ». De cela, je me méfie. C'était simplement, au départ, un accord sur une pratique, une façon d'être ensemble et avec les enfants.

L'Express : Mais Freinet vous a quand même apporté une philosophie ?

P. Delbasty : Si vous parlez de lui,

il faudrait parler de bien d'autres. Par exemple, Helmholtz, un chercheur allemand qui a été pour moi un contact décisif. Freinet a apporté sa philosophie. Et surtout, avec ses camarades, des moyens puissants de changer l'école, avec une grande modestie. Des moyens simples, pratiques... Pour faire retrouver à l'enfant, par exemple, le sens du jeu. L'enfant veut aimer la vie et, donc, le travail. Le travail, oui, sa discipline, oui, mais pas le boulot. Baisser la tête sous des conditions difficiles, oui, si nécessité oblige, oui. Mais pas sous la loi des autres. Et de leur système, que l'enfant flairerait immédiatement. Ici, quand ils balaient, ils jouent aussi avec le balai, ils chantent. Le travail et le jeu, c'est une même activité, c'est une activité totale.

Voilà pourquoi, ici, il y a des jours où nous ne sortons pas. Ils sont calmes, décontractés, ils font de la gymnastique dans leur propre atelier et n'ont pas besoin de récréation, la récréation est permanente.

Et puis, dans le même esprit, Freinet a aussi introduit dans l'école des outils magnifiques. Nous écartons la pacotille éducative pour satisfaire l'enfant, qui jubile d'avoir pour Noël un « vrai » marteau et d'ouvrir un « vrai » chantier pour un « vrai » travail. Et non pour un exercice d'école.

L'Express : Que vous fournit-on comme matériel ?

P. Delbasty : Presque rien. Tout ce qui

est ici, nous le payons nous-mêmes. Et ce vieux phono, cette vieille machine à écrire, ce matériel d'imprimerie, ce sont des outils fantastiques, à condition qu'à travers l'outil l'enfant retrouve le sens de ce qu'il crée. A condition qu'avant d'avoir l'appareil photo, il s'amuse, avec un bout de carton percé d'un trou, à prendre des photos imaginaires, à cadrer, à trouver le sens de la lumière : « Oh ! ça c'est une belle image, ce cheval je ne l'avais jamais vu comme ça ! Et si je rapproche ? Et si j'éloigne ? »

Alors, là, il fait de l'optique, de la perspective, de l'art, de ce que vous voulez. Il a la culture avant la connaissance. Cela me fait sourire quand on parle d'enseignement audiovisuel. Comme si audio ce n'était pas les oreilles, et visuel, la vue. C'est justement ce coup d'œil immédiat, direct sur le monde, cette vision irremplaçable qu'on s'acharne à détruire. A l'école, on perd la vue, on perd l'ouïe. Pour la vue, c'est l'image, pour l'oreille, c'est le disque, et pour le tout, la télévision.

L'Express : Vous êtes contre les méthodes audio-visuelles ?

P. Delbasty : Avant de voir un film, il faut voir tout court, il faut aussi savoir comment c'est fait. Un enfant qui en a fait un seul, qui a tourné, truqué, il sait ce que c'est. Il va enregistrer ses chants, des bruits, les écouter, à l'endroit, à l'envers, éclater de rire, couper, monter, permuter les mots, faire mentir. Donc, nous le ferons se scandaliser du mensonge. Il aura inventé la radio, il sera devenu un auditeur averti. Sans un mot, sans une leçon sur l'esprit critique, il échappe à la mise en boîte.

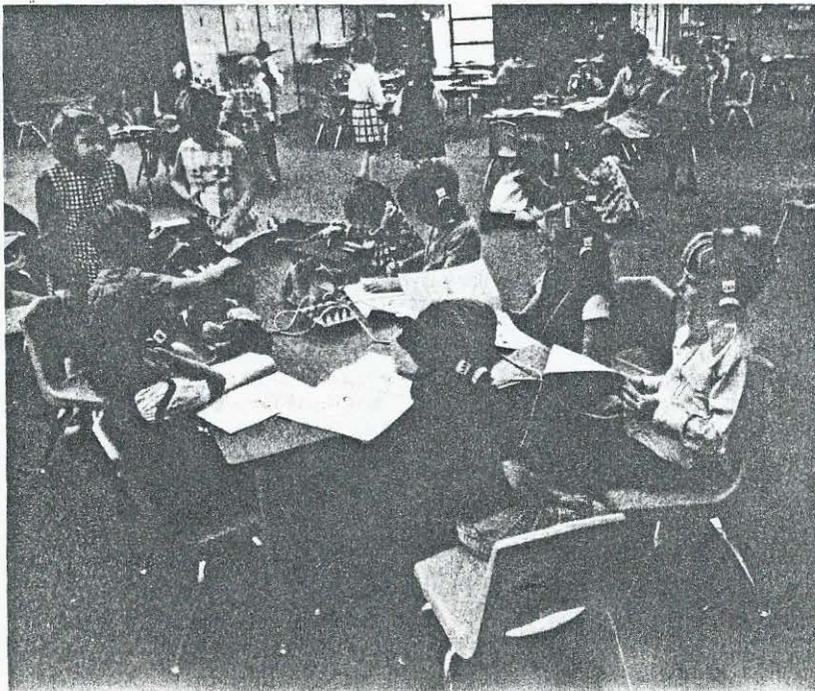
Notre idée, c'est de rechercher toujours les expériences fondamentales qui sont à la base de toutes les techniques, de toutes les connaissances, de les démythifier pour donner à l'enfant une réaction saine et tranquille. Le calmer, le sereïniser. Quand on a démonté une machine, qu'on a vu ce qu'elle a dans le ventre, on prend confiance en soi. C'est aussi ça, la culture.

L'Express : Pour vous, toute connaissance que l'enfant ne peut pas retrouver, réinventer, est inutile. Que faites-vous de tout un capital de connaissances, de ce qu'on appelle l'acquis des générations, et qui ne nécessite pas obligatoirement, pour être transmis, un retour aux sources ?

P. Delbasty : La connaissance « scientifique », c'est un grand écran qui empêche

Suite page 94 →

ENSEIGNEMENT AUDIO-VISUEL A LA ROBERT FROST
ELEMENTARY SCHOOL, A SALT LAKE CITY.



Perimage

Que l'enfant sache qu'il fait l'âne et pourquoi il le fait

→ che d'aller au-delà. Un écran qui est de plus en plus épais, de plus en plus touffu, à mesure qu'il faut savoir toujours davantage. On ne sait rien quand on a passé le bac, quand on sort de faculté, on est un ignorant sensationnel. On ne vous a appris qu'à répéter. Vous êtes saisi de vertige et d'angoisse parce que vous vous apercevez que d'autres gestes existent, élémentaires mais décisifs pour le maintien de la vie, et que vous ne pourrez plus les intégrer à votre comportement. Bloqué sur un savoir déséquilibré, vous n'êtes plus un homme, vous n'êtes qu'une spécialité, il faut vous classer à part dans l'espèce et le genre. Comme les insectes. Et vous coller une étiquette.

Alors, devant cet afflux des connaissances, nous, nous choisissons simplement notre chemin. Pour ne pas perdre l'équilibre, pour garder l'essentiel. L'école secondaire s'évertue ainsi à tout expliquer, à tout présenter en schémas, en figures de manière logique, cohérente.

Et après, que se passe-t-il ? Un professeur de l'enseignement supérieur me le disait, un jour : « Nous passons notre temps à démolir tout cet édifice d'explications. » Vous voyez, en somme, mes chemins détournés font gagner du temps. Nous, nous disons : ou c'est fondamental, et alors cela s'agit quelque part chez l'enfant, il suffit de l'attendre. Ou ce n'est pas fondamental, et alors pourquoi s'en encombrer ?

L'Express : Tout est contenu dans l'enfant ?

P. Delbasty : Tout l'avenir, tout l'adulte est contenu dans l'enfant. C'est si vrai que chaque crise du monde adulte ne peut se résoudre que par un retour aux sources de l'enfance. Les créateurs reconnaissent toujours les enfants. Ils savent, et pour cause, qu'expérimenter, c'est chercher à côté. Comment croyez-vous que Néel a fait ses découvertes sur le champ magnétique qui lui ont valu le prix Nobel ? Parce qu'il s'est retrouvé, tel un enfant, cherchant hors des sentiers battus par les autres.

On croit que la connaissance, c'est un chemin qui se prend et qui se suit. C'est une erreur. La connaissance, ça se déglince, et ça se réorganise, ça se contourne et ça se simplifie, ça vit et ça se transforme. Ou, alors, c'est un danger terrible. On méconnaît trop, aujourd'hui, cette richesse élémentaire du tâtonnement, la seule qui permette d'arriver à des synthèses nouvelles, de

puiser à des choix utiles et adaptés. Cette aptitude à passer par des chemins nouveaux. Et on la tue chez l'enfant avec la programmation pédagogique. Au lieu de lui dire ou de penser : « Tu es là, et je vais t'amener là, en passant par là », il faut le laisser se sensibiliser et imaginer. Il n'y a pas d'itinéraire fixe de l'expérience à la théorie, parce qu'il n'y a pas de chemin visible de l'expérience à la théorie.

L'Express : Les programmes, cela existe. Comment conciliez-vous cette méthode, disons du chemin des écoliers, avec l'impératif des programmes ?

P. Delbasty : C'est parfaitement compatible. Quand un enfant s'intéresse, qu'il est sensibilisé, le programme n'est plus un problème. Il l'absorbe. Sans s'en apercevoir. Le programme, d'ailleurs, ici, c'est toujours l'éveil. Si l'étude du ressort est au programme, je ne vais pas arriver un matin, en disant : « Aujourd'hui, nous étudions le ressort, page 27. » Je vais d'abord les laisser s'amuser avec des élastiques. Et à 7 ans comme à 60, ça les amuse de les voir s'allonger et sauter. Ils ont même tracé des courbes de cet allongement.

Alors, je leur dis : « Si on faisait un ressort ? — Qu'est-ce que c'est ? — Vous allez voir. On va le fabriquer. » Et on le fabrique. Et on le fait bouger. Et ça fait « tchi... tchi... » C'est magique. Et, de l'allongement, on passe à l'oscillation. Et on se met à chercher dans tous les sens. Seulement, on ne cherche que lorsqu'on a trouvé, au départ, quelque chose qui nous passionne, que nous avons découvert. Et c'est peut-être celui qui saura démonter la serrure et remplacer son ressort brisé qui connaîtra la plus légitime fierté.

De même, l'antiquité, c'est d'abord fouiller la terre. « La terre, il n'y a rien dedans ! — Comment ? Cherchez un peu. » Et ils rapportent des fossiles, des bouts de poterie. « Moi, j'ai trouvé ci. — Moi, j'ai trouvé ça ! » Vous tenez la source. Vous avez déclenché le processus. L'enfant est habité et va progresser. La documentation, ils vont la chercher, tout seuls. Le programme, c'est un entonnoir à l'envers. Il ne fait peur que parce qu'on l'a mal placé. Par le petit bout du cours, vous voulez déverser tout le contenu d'une matière. Elle tombe à côté et tout autour. Il ne peut pas en être autrement.

L'Express : Vous êtes quand même

bien obligé de faire, par exemple, des mathématiques modernes ?

P. Delbasty : Nous en faisons bien avant qu'on nous les recommande et suivant bien d'autres programmes que celui qu'on préconise actuellement. Saluons les psychologues et les mathématiciens qui ont proposé ces nouveaux programmes. Mais, pour moi comme pour eux, le plus important, c'est de savoir si cela sert réellement à éclairer la chandelle, et quelle chandelle. Ce qui ne sert pas, prenons-le comme une formalité imposée. Ce n'est pas parce que vous avez passé le permis de conduire que vous savez conduire, que vous resterez en vie sur les routes. Et il y a, comme cela, à travers l'école, beaucoup de formalités. L'essentiel, c'est que l'enfant le sache. Qu'il sache qu'il fait l'âne et pourquoi il fait l'âne. Ce qui est grave, c'est qu'un enfant les prenne tellement au sérieux qu'il se suicide parce qu'il a échoué au bac. Quand on est au théâtre, il vaut mieux le savoir, parce que, si on se prenait au sérieux, on se tuerait pour de bon.

L'Express : Quel est alors le recours ?

P. Delbasty : Le recours, c'est la coopération et l'échange dans le travail. La première fonction de l'école, c'est de réunir et de faire communiquer, d'aider à traverser les opacités qui séparent les êtres. A l'intérieur de la classe, entre les classes, entre les écoles, entre l'école et le monde qui l'entoure. Mettre les enfants en état d'ouverture, qu'ils sachent qu'en dehors de leur famille, de leur classe, de leur village, de leur quartier, le monde existe. Comme ce petit qui me disait : « L'autre jour, je suis allé à la foire à Aiguillon avec mon père. Je ne savais pas qu'il y avait tant de monde sur la Terre... » Vous voyez, cela peut commencer par le tout petit bout.

Nous avons ici beaucoup d'Arabes, de Portugais, d'Espagnols, et, au départ, cela rend la communication difficile parce qu'il s'est tout de suite créé une ségrégation. L'autre jour, ma femme était là, dehors, à jouer du tambourin et à danser. Trois femmes arabes sont passées avec leurs enfants. L'une d'elles lui a pris son tambourin des mains. Elle s'est mise à jouer et les autres à danser avec les enfants. Quand nous, les hommes, nous sommes sortis, elles se sont arrêtées. Danser devant des hommes, ça, elles ne le pouvaient pas, c'était trop. Mais quelque chose, dans le village, s'était passé. L'école avait rempli son rôle. Elle avait trouvé un langage.



PAUL DELBASTY AVEC SES ÉLÈVES.

« Savoir que l'on ne sait pas et que ce n'est pas grave, c'est essentiel... »

Comme ce jour où un petit Arabe, qui ne disait pas un mot de français, est arrivé dans ma classe. Je l'avais installé, là, sous la table, avec une couverture. C'était sa tente. Il aimait bien. Mais comment faire pour l'intégrer ? J'ai eu l'idée de lui passer un instrument de musique. Au bout d'un moment, on a entendu une note, puis deux. On a relevé un peu la couverture. A la fin, il est sorti, il a joué devant les autres. C'était gagné. Ce petit Arabe rejoignait le corps des autres. Le voilà, le sens du travail. Et ce sens-là, on ne le donnera jamais par la discipline. Le monde moderne ne se fera pas par les mathématiques modernes.

L'Express : Peut-il se faire par ces « cités éducatives » dont on commence à parler ?

P. Delbasty : Ce sont des tentatives que j'approuve. Mais il faut, immédiatement, aussi, puisque l'H.I.M. existe, que l'école aille vers l'H.I.M., qu'elle amorce des rapports de type nouveau. C'est ce que font, par exemple, certains de nos camarades à Bordeaux. On me dit parfois cette sottise : « La pédagogie par les arbres, les fleurs, celle que vous avez choisie, elle est idéale, mais elle est facile. Si vous étiez en ville ! » Eh bien ! ils sont en ville, eux, et ils savent qu'autre chose est possible ! Quand une femme, dans une H.I.M., voit arriver des gosses qui viennent s'intéresser à ce qu'elle fait, lui demander n'importe quoi, comment elle fait l'omelette, elle n'en croit pas ses yeux et ses oreilles. Elle parle, elle dialogue, elle explique, elle montre, elle se sent autre. Si ceux qui savent gâcher du plâtre ou installer l'électricité, ou peindre un tableau, venaient à l'école raconter, montrer, expliquer, beaucoup de choses pourraient être changées.

L'Express : Justement, les adultes, les parents, comment réagissent-ils à vos initiatives ? Sont-ils hostiles ? Ou plutôt coopératifs ?

P. Delbasty : Il y a, bien entendu, des résistances. Les parents ont appris d'une certaine manière. Et tout enseignement est une éducation. Donc, il n'y a pas de raison que l'on n'apprenne pas toujours comme ils ont appris. Comme ils croient savoir, c'est terrible. Instruits et incultes, parce qu'ils n'ont pas réfléchi au fond. Savoir que l'on ne sait pas et que ce n'est pas grave, c'est un progrès essentiel. Mais, tout de même, il y a ceux qui sentent que l'enfant est, là, plus heureux et plus calme. Souvent plus instruit, toujours plus cultivé. Ils se rendent compte que, de toute façon, il ne ferait pas mieux ailleurs. Et puis, comme je vous disais tout à l'heure, il y a ceux qui viennent ici nous aider.

L'Express : Y a-t-il eu des pétitions, des protestations contre vous ?

P. Delbasty : Oui. J'ai même eu droit, un soir, à un coup de fusil.

L'Express : Tout au début ?

P. Delbasty : Je ne sais plus. J'ai oublié. Ma mémoire est une vraie gomme à effacer l'inutile. Tout ce que je sais, c'est qu'il y avait un vrai mouvement contre nous. On venait nous jeter des pierres, nous insulter. Ce sont les enfants qui ont pris notre défense. Ils m'arrêtaient dans la rue pour me dire : « Tu ne partiras pas. Et si mon père veut te faire du mal, je l'empêcherai. » Ce qui était drôle, c'est que les parents qui étaient de mon côté étaient les plus costauds. Ils ont fait peur aux autres.

Au fond, c'est le muscle qui m'a sauvé. De toute façon, il faut garder l'humour. Et avoir quelques difficultés, ça dégrasse. C'est toute une histoire d'essayer d'éviter d'avoir des his-

toires ! Vous ne croyez pas ? Et puis, quand les gens sont agressifs, c'est qu'il y a toujours en eux quelque chose qui ne tourne pas rond : le travail, le ménage ou la santé. Alors il ne faut pas en faire une montagne. Il vaut mieux essayer de comprendre. **L'Express :** Comprendre, communiquer — à supposer que chacun en soit capable — est-ce suffisant pour sortir l'école de l'impasse où elle se trouve ?

P. Delbasty : Il ne faut pas avoir le sentiment d'être dans un trou ni répéter : « Avant, ah ! avant... ! » Avant, ce n'était pas mieux et c'était sans doute pire. Nous continuons tout simplement à bafouiller. Et à nous hâter, avec des méthodes, des théories, des doctrines, des philosophies. Alors qu'il faut au contraire reculer, être de plus en plus modeste.

La loi du comportement, la seule qui commande l'avenir, c'est que tout part du plus petit. On ne peut aller vers le plus grand qu'en partant du plus petit.

Regardez les sapins. Sur les sommets, au-dessus des vallées et des hommes, sans doute se disent-ils, dans leur bois de sapin, qu'ils sont l'aboutissement de tout. L'humus acide de leurs aiguilles a nettoyé le sol autour d'eux, supprimé toute autre vie. Seuls, là-haut, leur orgueil devient démesuré. Jusqu'à ce que le sol qu'ils ont empoisonné les tue à leur tour. Alors, ils tombent, et le relais est pris par des plantes misérables, grosses comme des plumes, qui commencent à refaire la vie, comme elles peuvent. Au ras du sol. ■

Copyright © 1972 L'Express.

Entretien conduit par
Sophie Lannes

<p>L'EXPRESS 25, rue de Berri 75380 PARIS Cédex 08 Tél. : 256.45.00 Directrice de la publication : Françoise Giroud Directeur de la publication délégué : Bruno Monnier</p>
<p>Composition de Typo-Elysées Imprimerie de Montsouris, Paris Impr. Georges Lang (couleur) Impr. D.M.C. Arts Graphiques (couleur) Impr. Paul Dupont (couverture) Printed in France</p>
<p>ABONNEMENTS : 78, rue Olivier-de-Serres 75739 Paris Cédex 15 Tél. : 828.16.40 Un an : 149 F Etranger : tarif par avion sur demande Règlement par chèque bancaire ou postal (envoyer les trois volets, nous inscrirons le n° de C.C.P.). ■ Toute demande de changement d'adresse doit être faite quatre semaines au moins avant la date effective du changement (joindre la dernière bande d'expédition).</p>